

Discours de Paul-Henri Spaak (New York, 23 octobre 1946)

Source: Discours d'ouverture de l'ONU / Paul-Henri Spaak.- New York: CLT-UFA [Prod.], 23.10.1946. CLT-UFA, Luxembourg. - SON (00:11:39, Montage, Son original).
CLT-UFA, 45, Boulevard Pierre Frieden, L-1543 Luxembourg.

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/discours_de_paul_henri_spaak_new_york_23_octobre_1946-fr-1cb1a925-7bf1-46d0-boe7-bb793bb681d5.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Discours de Paul-Henri Spaak (New York, 23 octobre 1946)

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Nous voilà donc rassemblés à nouveau. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue et de vous dire les vœux que je fais pour la réussite de nos travaux. Depuis San Francisco, bien des fois les plus sages d'entre nous, avec raison, se sont réjouis de voir la Russie des Soviets et les États-Unis d'Amérique, contrairement à ce qui s'était passé après l'autre guerre, prendre place parmi nous et jouer un rôle actif. Voici qu'aujourd'hui les États-Unis d'Amérique nous accueillent sur leur sol. Voici que pour la première fois s'y réunissent les cinquante et une nations qui forment notre Organisation. Le 23 octobre 1946 est, par cela seul, une date historique. Puisse-t-elle inaugurer une longue période de compréhension, de coopération et de paix entre les peuples ! Pour moi, quelle fierté d'être votre interprète et de pouvoir dire aux hommes et aux femmes de ce pays les sentiments que nous avons pour eux, l'admiration que nous éprouvons pour leur ardeur au travail, leur génie d'organisation et leur technique, la prospérité qu'ils font régner sur leur immense pays. Mais aussi, mais surtout, la reconnaissance, la gratitude que nous leur gardons pour avoir deux fois en vingt-cinq ans mis délibérément en péril toutes leurs richesses et avoir si puissamment, par le sacrifice de tant de leurs enfants, contribué à sauver la liberté dans le monde. Arsenal de la démocratie, ils furent bientôt la partie sans doute la plus puissante de son armée. Et nous, qui les avons vus dans nos villes, sur nos routes, dans la campagne, accourir pour nous protéger et pour nous libérer, nous, qui dans nos cimetières en avons pieusement gardé des milliers et des milliers, nous, qui savons quelle race joyeuse et forte et courageuse ils forment, nous leur demandons aujourd'hui de nous aider à bâtir la paix comme ils nous ont aidés à gagner la guerre. Et notre appel n'est pas seulement un appel égoïste, c'est aussi, s'ils y répondent, pour leurs vivants, le moyen d'être fidèles à leurs morts. Votre présence ici, Monsieur le Président, est un témoignage certain de l'importance que le peuple des États-Unis attache à nos travaux. Dès lors, elle n'est plus seulement un grand honneur dont nous vous remercions, elle constitue par elle seule une raison de confiance et d'espoir. Aux heures encore bien difficiles de la guerre, vous avez succédé à l'un des plus grands hommes des temps actuels. Vous avez été l'ami, le collaborateur du président Roosevelt, vous êtes, j'en suis sûr, l'interprète fidèle de sa pensée en honorant par votre présence cette première réunion. Permettez-nous, en vous saluant, d'associer la grande figure de votre prédécesseur à l'hommage que nous vous rendons et d'émettre le vœu que dans l'avenir, toujours et quels qu'ils soient, les présidents des États-Unis suivront la voie magnifique de compréhension, de clairvoyance et de générosité internationale qui fut ouverte par Franklin Delano Roosevelt. Dans telle atmosphère, ils commencèrent à travailler. Dans son rapport si sincère et par là même si intéressant, monsieur le Secrétaire général n'a pas essayé de dissimuler que nous n'avions pas jusqu'ici – ce sont ses propres termes – réussi à captiver, comme nous l'aurions dû, l'imagination et à susciter l'enthousiasme des peuples du monde. Belle occasion, n'est-il pas vrai, pour les sceptiques, les pessimistes, les négateurs de déclarer : « Ma foi, nous l'avions bien dit. » Bonne raison pour nous, Messieurs, non de nous décourager, mais de renouveler nos efforts, de nous corriger et de nous améliorer. Il y a des gens qui doutent, qui plaisantent et qui, se basant sur ce qu'il y a de difficile, de compliqué et de nécessairement imparfait dans nos travaux, annoncent déjà notre échec. Ont-ils bien réfléchi à ce que cela représenterait ? Ont-ils quelque chose à opposer à l'Organisation des Nations Unies ? Et n'ont-ils pas compris que le dilemme est simple : ou bien nous réussissons ou bien le monde retournera au désordre, au chaos et finalement à la guerre. Une telle alternative justifie bien, me semble-t-il, notre persévérance. Il est possible qu'un jour dans l'avenir, les pessimistes aient raison, je n'en sais rien, mais je sais qu'aujourd'hui ils ont tort. À San Francisco, ils annonçaient que jamais la Charte ne pourrait être établie. À Londres, que jamais l'Organisation ne pourrait naître. Ces dernières semaines, que nous ne nous réunirions plus et maintenant sans doute que nous allons nous entre-déchirer. La Charte a été ratifiée, l'Organisation fonctionne. Nous sommes ici et nous allons travailler. Tâchons de bien travailler. Bien travailler, ce n'est pas nécessairement beaucoup parler. C'est avoir une bonne méthode pour arriver à des résultats concrets. Des résultats, quelque chose de tangible et de positif ! Voilà ce que les peuples, attentifs et anxieux, attendent de nous. Évitions les trop longues discussions générales, les discours plus faits pour la propagande que pour l'édification des contradicteurs, les disputes interminables sur la procédure. Abordons les questions franchement, rapidement et courageusement. Surtout abordons-les dans un bon esprit. Plus j'y réfléchis, plus j'augmente mon expérience, plus j'en arrive à cette conclusion : ce qu'il faut créer, développer, c'est un véritable et vivant esprit international. Aussi longtemps que sincèrement, profondément, nous ne serons pas convaincus qu'à cinquante et un, nous ne formons en définitive qu'une seule communauté humaine, nous n'arriverons pas à

atteindre nos buts. Cet esprit international si nécessaire, nous ne l'acquerrons pas tout de suite. Comme toutes les grandes choses, il ne peut être que la récompense d'un long effort. Pour l'acquérir, il nous faut d'abord appliquer la vertu de compréhension. Nos buts sont les mêmes et c'est dans le même cœur, j'en suis convaincu, que tous nous cherchons le bien et le bonheur des peuples que nous représentons. Mais nos réflexes, nos méthodes de penser, de discuter ne seront pas toujours identiques. Il y a entre nous des différences de race et de mentalité; nos intérêts immédiats sont même parfois contradictoires. Ce sont là des obstacles qu'il serait ridicule et même dangereux de méconnaître, mais il n'y a pas d'obstacle que la générosité, l'intelligence et l'impérieuse nécessité ne permettent de surmonter. Nous avons tous nos défauts et nos vertus. Nous comprendre les uns les autres, c'est d'abord nous enrichir. Dans notre tâche difficile, la presse a un rôle immense à jouer. Je crois que c'est d'elle que dépend en dernière analyse le succès ou la faillite de nos efforts. C'est elle qui essentiellement rend compte de nos travaux. C'est elle qui chaque matin et chaque soir commente pour des millions et des millions d'êtres humains nos paroles et nos actes. C'est tel qu'elle nous voit que finalement nous apparaissions. Dans ce temps de diplomatie publique, son objectivité, sa mesure, la conscience qu'elle aura de son rôle et de ses immenses responsabilités peuvent être décisives. Je lui demande de nous rendre un grand service. Qu'elle consente à ne pas dramatiser inutilement nos débats même quand ils sont passionnés, qu'elle renonce, autant que faire se peut, au côté sensationnel des nouvelles qu'elle diffuse et qu'au contraire elle soit un agent puissant et actif de compréhension réciproque. Surtout qu'elle ne représente pas comme un homme d'État faible l'homme d'État qui cherche la conciliation et accepte le compromis. C'est pour cela que nous sommes ici, qu'elle ne l'oublie pas : pour chercher et pour trouver le point d'équilibre entre nos intérêts respectifs. Jamais nous ne nous trouverons si d'une part nous ne comprenons pas qu'il y a presque toujours quelque chose de légitime dans le point de vue d'autrui et si ensuite nous refusons d'en tenir compte. Pour mener et gagner la guerre, il a fallu faire appel au concours de tous. Il faut agir de même pour bâtir la paix. Que les peuples soient résolus, mais patients. Que les journalistes qui les informent soient actifs, mais objectifs. Que les hommes d'État qui les dirigent soient fermes, mais compréhensifs. Que de vertu il nous faudra, Messieurs, pour réussir ! Le but à atteindre est assez noble, assez grand, assez beau, me semble-t-il, pour nous inspirer, pour nous forcer à nous dépasser nous-mêmes ! Songeons, pour soutenir et encourager notre effort, à la récompense qui nous attend si, à la hauteur de notre tâche, nous parvenons à donner au monde cette paix qu'il mérite après tant de souffrances et tant de sacrifices. Messieurs, mettons-nous au travail avec confiance.